

1800

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 15

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186383>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. —
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 6 fr. 60

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

1800

On nous communique les extraits suivants de lettres écrites en 1799 et 1800, par un bourgeois de Vevey à un parent habitant l'Angleterre et destinées à le mettre au courant des principaux événements qui se passaient en Suisse à cette époque si mouvementée.

Les premiers fragments font allusion à l'arrivée dans le canton de Vaud des orphelins des petits cantons que la campagne soutenue contre les Français avait laissés sans parents et sans asile et qui furent recueillis par les cantons plus épargnés. — Nous reproduisons textuellement :

« C'est dans ce temps que nous sont arrivés les orphelins des cantons dévastés, conduits par des ministres de leurs endroits. Plusieurs étaient rassemblés dans une maison, où les particuliers charitables venaient les chercher pour les conduire chez eux. Deux frères allaient être séparés et se faisaient leurs tendres adieux. La dame de la maison en fut attendrie et se détermina à les prendre tous les deux. Un autre, qui avait un bec de lièvre, restait au fond de la chambre; il pleurait de voir que tous ses petits camarades avaient été choisis et qu'il restait seul à prendre. On lui demande le sujet de ses pleurs, et incontinent, sur sa réponse, quelqu'un s'avance, et le prenant par la main, lui dit: « Eh non, mon cher ami, au contraire je t'ai choisi le premier. » Et il l'emmena.

Des Suisses avaient acheté des blés en Souabe. L'Archiduc, vivement touché de la famine qui désolait nos cantons orientaux, avait permis l'exportation de cette denrée par le lac de Constance. Trois barques sont donc chargées et cinglent vers l'autre rive paisiblement; mais voici un général français qui les arrête et dit qu'elles ne passeront pas avant d'avoir payé quarante louis pour chacune; la demande est urgente et il faut se résoudre à livrer les 120 louis. Vient ensuite un autre général qui exige encore pareille somme, et il faut passer par là. Lorsque le grain aborde il a doublé de prix, mais on se trouve encore trop heureux d'en avoir pour soi et pour partager avec les soldats français.

Voilà, mon cher ami, le tableau de notre situation à la fin de mars, la teinte n'en est pas douce, aux approches de la campagne qui va s'ouvrir,

dans laquelle on va faire de toutes parts ses derniers efforts. Le Dieu des combats veuille nous prendre sous sa protection, de quel côté nous tourner si non du sien.

Le mois de mai n'est pas plus tôt arrivé que nous avons vu passer une grande quantité de troupes se dirigeant sur l'Italie par le passage du St-Bernard. Les chemins depuis Nyon jusqu'en Valais étaient couverts d'équipages, de chars de munitions, des caisses de biscuits dont une file de mulets et de chevaux étaient chargés, etc. Le grand passage qu'on évalue à cinquante mille hommes, a duré tout le mois. C'était l'armée de réserve venant de Dijon commandée par Bonaparte qui, le 13, en passa six mille en revue sur la place du Marché. Il leur dit qu'il s'agissait de donner encore un fort coup de collier, que puisque l'empereur d'Allemagne ne voulait pas la paix, il fallait l'y forcer en le prenant à la gorge. Ce héros est de petite taille, pâle, maigre, un grand chapeau bordé en or, couvrait ses cheveux noirs, courts et plats. Il ne paie pas de mine. Tel qu'Alexandre, il est petit de corsage mais grand en courage. Il fit à la ville une requisition de vin pour ses soldats avec promesse de payer de suite et qui ne l'a pas plus été que tant d'autres.

Il alla inspecter des magasins à Villeneuve. La journée avait été belle, mais il vint de la pluie dans la soirée. Cette armée, ne pouvant bivouaquer, fut en partie logée à Vevey. Jugez de l'embarras de ses habitants.

Ils partirent le lendemain et furent suivis de beaucoup d'autres pendant plusieurs jours.

Ils passent, nous devons leur souhaiter des succès, crainte de les voir revenir sur leurs pas.

Pour passer l'artillerie à travers la montagne, ils se servent de troncs d'arbres creusés dans lesquels s'enchaissent les canons qui sont traînés avec des cordes par 30 à 60 hommes en avant et quelques-uns en arrière pour les pousser et les diriger avec des leviers.

Ils ont passé et après quelques chocs ils se sont emparés du fort de Bar entre Aoste et Yvrée. La garnison, forte de 3 à 400 hommes a été conduite à Vevey et logée à St-Martin. Autrefois on y chantait les psaumes, les louanges de l'Eternel, tout en

contemplant ses œuvres magnifiques dans les beaux paysages de Montreux et de Chardonne ; à présent ce temple au-dessus de la ville est converti en caserne sale et puante après le départ des soldats. Il est encore arrivé sur la fin de juin des Impériaux qui avaient été faits prisonniers avant la fameuse bataille de Marengo. Ayant manqué de nourriture dans les montagnes, beaucoup ont péri ; ils étaient affamés et des plus misérables ; on les a fait bivouaquer derrière l'Aile, où on leur portait des secours. Il en a passé d'autres encore depuis. »

(A suivre.)

Un singulier procès.

Le 29 août 1876, à Orani, en Sardaigne, un avocat âgé de 71 ans, don Antonio Siotto Sintor, allait pénétrer dans une de ses propriétés, lorsqu'il se vit tout-à-coup attaqué par trois individus. Il leur opposa une vive résistance ; mais que pouvait-il contre trois ? Il tomba bientôt sous leurs coups.

La police trouva son cadavre et fit une enquête. On découvrit que le vieillard avait été assassiné par trois sicaires soudoyés par un adversaire politique à la suite d'une élection. La politique hélas ! voilà la misère de ces malheureuses populations ; car en Sardaigne, les discussions, au lieu de rester, comme chez nous, dans le domaine théorique, aboutissent presque toujours à des coups de couteau ou de fusil !

Revenons au fait. L'assassinat fut donc commis le 29 août 1876. Suivant les règles ordinaires de la procédure, le procès aurait dû avoir lieu quelques mois après. Mais dans ce bienheureux pays, on ne va pas si vite en besogne et la justice sait « se hâter lentement » suivant le précepte du poète. Bref ce n'est que ces jours derniers (retenez bien que l'assassinat a été commis en 1876, il y a cinq ans) que les autorités judiciaires ont enfin renvoyé les accusés devant la cour de Rome où ils vont être jugés. On demandera peut-être pourquoi devant la cour de Rome ? C'est tout simplement parce qu'on n'était pas assez sûr des jurés de la Sardaigne, gens peu disposés, paraît-il, à prononcer une condamnation. Cette particularité est déjà curieuse. Ce qui l'est davantage, c'est ceci : Parmi les *quatre-cent-cinquante témoins* qui figurent au procès, se trouvent quatre individus qui exercent, dans les montagnes de la Sardaigne, l'honnête profession de bandits. Trois d'entre eux ont été condamnés à mort par contumace ; le quatrième a subi aussi un nombre respectable de condamnations. Ces braves gens ont, semble-t-il, des choses fort importantes à dévoiler, car les autorités italiennes se sont donné un mal énorme pour les décider à venir déposer comme témoins. Vous pensez bien, qu'ayant, comme nous l'avons dit, quelques peccadilles sur la conscience, ces « gentiluomini » n'éprouvaient aucune envie de faire connaissance intime avec les juges. Ceux-ci durent nécessairement passer par leurs fourches caudines et conclure un traité

avec eux. Aux termes de ce traité, ils ont la faculté de descendre librement des montagnes pour venir à Rome avec un sauf-conduit qui a une durée de quarante jours. Passé ce temps, ils retourneront librement, aux frais du gouvernement bien entendu, dans leurs chères montagnes où ils reprendront leur honnête métier.

Ce qu'il y a de plus remarquable en cette affaire, et ce qui ferait de ce procès un admirable sujet d'opéra comique, c'est que Messieurs les bandits ne voulaient absolument pas accepter les propositions du gouvernement. On avait beau les supplier et s'adresser à leurs consciences d'honnêtes pères de famille, car ce sont des pères de famille, ils restaient inflexibles et faisaient répondre aux autorités qu'ils ne se dérangeraient pas. Ce n'est pas qu'ils se défiaient des juges et qu'ils craignissent d'être arrêtés une fois rendus ! non, ces braves gens étaient incapables d'éprouver un tel sentiment de défiance ; ils savaient fort bien que les autorités tiendraient leur promesse ; mais ils trouvaient souverainement ridicule qu'on vint ainsi les arracher à leurs travaux d'honnêtes industriels. L'idée de toucher une somme assez forte et d'aller visiter gratis les splendeurs de la ville éternelle, ne leur souriait du reste que médiocrement. La seule chose qui les touchât un peu et qui finit par les décider, c'est qu'ils pensaient pouvoir, en allant à Rome, accomplir un pieux pèlerinage et épancher leurs âmes sur la tombe de quelque illustre saint. Ils finirent donc par accepter et... les voilà à Rome.

Nous ignorons quelle sera l'attitude des juges en présence de ces singuliers témoins, mais à coup sûr cette attitude sera curieuse à étudier. En leur qualité de témoins, ces braves bandits sont en effet respectables, et le Président devra forcément leur parler avec la plus exquise politesse. C'est un peu raide en pareil cas. Et les gendarmes ?... Ce sont eux qui seront à plaindre, car ils souffriront un vrai supplice de Tantale en voyant passer ces quatre gibiers de potence qu'il leur est défendu de saisir. Ainsi le veut l'étrange compromis dont les autorités italiennes ont endossé la responsabilité. Ce compromis, comme du reste tous les détails de ce procès exceptionnel, ouvre un singulier jour sur la manière dont la justice s'administre parfois dans le pays où fleurit l'oranger. MARC SENSO.

Les puces savantes.

Nous n'exagérons rien en disant que quatre-vingt personnes sur cent ont considéré comme une farce, pour ne pas dire plus, l'annonce du *Théâtre de puces* arrivé récemment dans notre ville. Eh bien, c'est une erreur ; tout ce que M. Muller énumère dans son programme est parfaitement exact.

Entrons plutôt et voyons les choses de près. Au milieu de la baraque installée sur la Riponne est une table ronde, tendue de beau papier Canson blanc, avec de nombreuses loupes à la disposition